

SPÄTANTIKE, FRÜHES MITTELALTER UND MITTELALTER

MICHAEL P. SPEIDEL, *Ancient Germanic warriors. Warrior styles from Trajan's Column to Icelandic sagas*. Routledge, London and New York 2004. 313 pages.

M. P. Speidel affronte, avec ce nouveau livre, un thème qu'il n'avait abordé que très marginalement et de manière différente dans ses précédents ouvrages ou articles consacrés au recrutement des *equites singulares* ou des troupes ethniques. Son propos est en effet d'identifier différentes techniques de combat propres au monde germanique et d'en retracer l'histoire sur plus d'un millénaire, à l'aide d'une documentation foisonnante qui va des textes classiques aux poèmes eddiques et aux sagas islandaises, en passant par l'examen de la colonne trajane, des bractéates et de diverses représentations figurées du haut Moyen-Âge germanique. L'auteur pense ainsi identifier des comportements guerriers spécifiques qu'il qualifie de «warrior styles». Certains sont empruntés à une forme de totémisme: les «loups», les «ours», les «béliers», les «martres» s'apparenteraient dans le combat à leur animal fétiche; d'autres révéleraient une forme de démence ou d'extase guerrière provoquée par des pratiques de type chamaniste («berserks», «ghosts»). M. P. Speidel s'emploie aussi à mettre en évidence l'existence de techniques militaires particulières, liées à l'usage d'armes spécifiques (massues, lances, coutelas etc.). L'ouvrage est riche, abondamment documenté, bien illustré, et d'une lecture stimulante, car il sort assurément des sentiers battus et ne peut guère se comparer à un autre. En rendre compte n'est toutefois pas aisé, tant il brasse de sources diverses qui font appel à des connaissances multiples dans le domaine militaire antique, celui de l'histoire de l'art romain et médiéval, celui de «Germanische Altertumskunde», au sens le plus large. N'étant pas moi-même compétent en des domaines aussi variés, je me contenterai de donner l'opinion d'un lecteur qui connaît mieux l'armée romaine que les poèmes eddiques et Snorri Sturluson.

L'ouvrage est divisé en neuf parties, ponctuées par vingt-deux courts chapitres. Dans la première (chap. 1–4), intitulée «Animal warriors», Speidel étudie d'abord les «loups», puis les «ours». Partant d'un examen de la

scène XXXVI de la colonne trajane, il identifie comme Germains un groupe de fantassins qui suivent l'empereur, arguant des dépouilles animales qui coiffent leur tête, tandis que les pattes des bêtes sont croisées sur leur poitrine. L'uniforme n'est pas celui des légionnaires puisque ces soldats portent la cote de mailles, un casque ajouré avec des renforts qui enserrant le crâne, un petit bouclier rond. Signe supplémentaire, ils sont barbus. Speidel reconnaît de nouveau les emblèmes des loups sur les boucliers des *auxilia* palatins, d'origine alémanique, tels qu'ils sont figurés dans les vignettes de la *Notitia Dignitatum*; il relie ensuite cette image à celle du «guerrier-loup» qui orne le fourreau d'argent de Gutenstein (7^e siècle). Pour finir, il compare ce dernier à une plaque de bronze de Torslunda, elle aussi du 7^e siècle, sur laquelle on voit Wotan dansant devant un «guerrier-loup». Il en conclut que, de la Suède à l'*Alamannia*, les «loups» sont les hommes du grand dieu germanique et il cherche à retrouver des traces identiques de ce «style» de combat dans la Scandinavie médiévale. Les têtes d'ours, de leur côté, sont assez bien connues comme couvre-chef des porte-étendards de l'armée romaine. Pour l'auteur, il s'agirait du souvenir de trophées pris aux Germains, ce qui n'est pas démontré, à mon avis. L'évidence iconographique à l'époque médiévale fait défaut, mais Speidel cherche à retrouver, dans les textes médiévaux, des traces, rares et pas toujours convaincantes, de ces combattants «ours». Les «béliers», quant à eux, apparaissent sur une scène de l'arc de Constantin et sont identifiés par Speidel avec les «Cornus» de la *Notitia Dignitatum*. L'auteur avoue lui-même retrouver peu d'indices identiques dans le monde germanique. Les «martres» ne sont guère connues que par le biais d'un casque de *Gelduba* et de nouveau par un emblème de bouclier de la *Notitia*. Leur relation avec le monde germanique serait attestée essentiellement, selon Speidel, par l'anthroponymie.

La seconde partie (chapitres 5–6) est intitulée «Frightening warriors». Elle traite d'abord des guerriers fous furieux («Berserks») qui combattent nus et forment l'un des principaux topiques du livre. Dans une analyse très «dumézilienne», Speidel en recherche les origines dans les traditions indo-européennes, sollicitant tour à tour

le récit de la victoire du roi Assyrien Tukulti-Ninurta (1243–1207), des représentations iconographiques de l'Âge du Bronze, issues du monde Hittite, de la Grèce ou de l'Europe du Nord, avant de rappeler la nudité des guerriers Celtes. Il pointe ensuite, sur la colonne trajane (scène XXXVI), la présence de guerriers sans cuirasse, habillés d'une simple tunique, qui suivent l'empereur, afin d'y reconnaître des *equites singulares* d'origine germanique orientale («Elbgermanen»). D'autres, des fantassins, apparaissent dans les scènes XL et XLII. Avoir la poitrine nue et montrer son mépris de la cuirasse serait, selon l'auteur, le signe certain d'un style de combat qui suppose une forme de *furor*. Celle-ci serait bien reconnaissable dans le monde germanique et un héritage des lointaines origines indo-européennes; on peut encore la reconnaître dans les récits des légendes irlandaises (Cú-Chulain) ou les sagas islandaises. La danse préliminaire au combat constituerait une préparation à la transe guerrière («ecstatic state of mind») sous la conduite de Wotan. Dans un très court chapitre consacré aux «ghosts», Speidel reprend ensuite l'argumentaire développé par P. VIDAL-NAQUET sur les éphèbes grecs qui, avant leur cérémonie d'initiation, vivaient en marge de la cité, vêtus de noir, et dressaient des embûches nocturnes à leurs ennemis (*Le chasseur noir* [Paris 1981]). Il rapproche cette tradition d'un passage de la *Germania* de Tacite dans lequel l'auteur latin décrit des pratiques apparemment similaires chez certains Germains (*Harii*): *nigra scuta, tincta corpora; atras ad proelia noctes legunt ipsaque formidine atque umbra feralis exercitus terrorem inferunt ...* (p. 43).

La troisième partie (chapitres 7 et 8) analyse les «strong men», c'est-à-dire, successivement, les porteurs de massue et de gigantesques lances. Après avoir rappelé que la massue est l'arme de grands dieux indo-européens (Indra, Herakles, Thor ...), Speidel observe la présence sur la colonne trajane (scènes XXIV et XXXVIII) de combattants semi nus, barbus, protégés par un simple bouclier rond, qui massacrent leurs adversaires Daces à grands coups de massue. Sur la scène XXXVIII un troisième guerrier, vêtu de la même manière, brandit non pas une massue mais une épée courbe. Speidel rapproche cette combinaison d'armes (massue, épée courte et recourbée) d'un passage dans lequel Virgile (Aen. 7,730–732 et 741) décrit les guerriers osques de Turnus, *Teutonico ritu soliti torquere cateias*. L'association de la massue, qui peut être une arme de jet, et d'un cimeterre court définirait par conséquent un mode de combat germanique. En 376, les Goths, à la bataille d'*Ad Salices* avaient d'ailleurs jeté des massues durcies au feu sur les troupes romaines (AMM. MARC. 31,7,12). Speidel mentionne à ce propos plusieurs exemples de batailles au cours desquelles les soldats impériaux (à son avis des Germains) affrontaient la cavalerie avec des massues. Wotan, exécutant la danse guerrière, brandirait une telle arme, recourbée comme un boomerang, sur le médaillon d'Års. Speidel étudie ensuite l'usage de lances d'une taille exceptionnelle et qui sont bien attestées à plusieurs reprises chez les peuples germaniques

par Tacite (Germ. 6,1; ann. 1,64,2; 2,14,2; 21,1; hist. 5,18) ou par d'autres auteurs.

Dans la quatrième partie de ce livre («Shield warriors», chapitres 9–11) Speidel cherche à montrer qu'à côté de l'extase guerrière qui pousse le Germain à se jeter corps perdu dans la bataille existent des pratiques ordonnées de combat en ordre serré, qu'on perçoit notamment lors de l'engagement des troupes d'Arioviste contre César. L'auteur relève en particulier, sur la colonne trajane (scène LXX), la présence d'auxiliaires le torse nu, coiffés d'un petit casque rond, et montant à l'assaut en formant une espèce de tortue avec leurs grands boucliers ovales. L'un d'eux, barbu, attaque en brandissant une massue. La ligne de ces soldats (d'origine germanique pour Speidel) pousse en avant de toute sa force pour rompre la formation adverse. Divers témoignages littéraires confirmeraient que les troupes germaniques combattaient régulièrement de la sorte. Vient ensuite une analyse du bardit, suffisamment attesté par diverses sources littéraires pour qu'il soit inutile d'insister ici. Les textes latins cités pour démontrer l'existence de danses guerrières accompagnant le bardit sont en revanche trop vagues pour être considérés comme vraiment probants, à mon avis. Speidel les relie pourtant à divers témoignages iconographiques très éloignés les uns des autres dans le temps: un rocher gravé de l'Âge du Bronze à Bohuslän, le médaillon d'Års, sur lequel Wotan exécute une danse guerrière, une boucle de ceinturon de Finglesham (Kent), daté du 6^e siècle de notre ère, sur laquelle figure un guerrier dansant; enfin la tapisserie d'Oseberg (Norvège, vers 800), où Speidel reconnaît Wotan dansant pour entraîner les guerriers rangés en ligne derrière leurs boucliers serrés.

La cinquième partie («Churls») comprend deux très courts chapitres dans lesquels l'auteur s'appuie essentiellement sur des témoignages littéraires bien connus pour rappeler l'existence, chez les Chérusques notamment, de *praeusta aut brevia tela* (Tac. ann. 2,14,3) ou l'usage de pierres comme armes de jet. Vient ensuite, dans la sixième partie («Horsemen», chapitres 14–16), une analyse de l'armement et des tactiques utilisés par les cavaliers germaniques. Rappeler que ces derniers étaient équipés de lances ne constitue pas une nouveauté; Speidel pense que leur taille était particulière et cite à l'appui de sa thèse une stèle de Gerulata, en Slovaquie (fig. 14.2), sur laquelle le défunt, un cavalier de l'*Ala I Canninefatium*, est armé d'une gigantesque pique, qu'il porterait sur l'épaule gauche. L'auteur (chapitre 16) explique cette pratique par le fait que les cavaliers germains, selon le témoignage de Tacite (Germ. 6,2) rompent systématiquement le combat en faisant une volte à droite. Le même passage atteste aussi l'usage des armes de jet (*missilia*; cf. chapitre 15, «spear-throwers»).

La septième partie («Foot against horse», chapitres 17–18) est consacrée à l'examen des tactiques qui consistent à attaquer la cavalerie ennemie à pied, en se glissant sous les chevaux pour les poignarder avec une arme

droite («horse-stabber») ou courbe («horse-hewers»). Speidel examine les témoignages antiques en commençant par le texte de CÉSAR, Gall. 4,12,2: *rursus his (= equitibus Romanis) resistentibus consuetudine sua ad pedes desilierunt, subfossis equis compluribusque nostris deiectis, reliquos in fugam coniecerunt*. Cette manière d'attaquer les chevaux est aussi relatée par TACITE ann. 1,5, lorsque Arminius engage les troupes de Germanicus. Sur la stèle du cavalier C. Romanius Capito, à Mayence (CSIR Deutschland II 5 n° 31 pl. 29), le Germain à terre devait, selon l'auteur, qui suit ici une hypothèse de W. Boppert, tenir un poignard pour toucher le cheval par dessous. Speidel ajoute ensuite une série d'autres témoignages iconographiques à sa démonstration. Mentionnons notamment la stèle d'Andes, elle aussi au musée de Mayence (CSIR Deutschland II 5 n° 35 pl. 33, cité par erreur n°33), sur laquelle on voit un barbare à terre, armé d'une arme courte et recourbée, ou du sarcophage de Portonaccio, à Rome (fig. 18.2).

La huitième partie («outstanding warriors») rassemble les sources sur les Germains aux cheveux longs (chapitre 19), mais on peut douter qu'il s'agisse là d'un «style» de combat à proprement parler. Plus pertinent est le chapitre 20 qui analyse un type particulier de casques qu'on reconnaît sur la colonne trajane (scène XXXVI). Ceux-ci sont ronds, ajourés et renforcés par des nervures métalliques (?) qui se croisent au sommet de la tête. En ceci, ils diffèrent sensiblement des «Spanghelme». Ceux qui les portent seraient des Germains, si l'on suit Speidel, qui rapproche cette forme de casque de ceux qui ont été découverts à Vendel (Suède), de la couronne de Lothaire et de la couronne impériale conservée au musée de la Hofburg. Pour finir, les deux derniers très courts chapitres (21 et 22) servent à résumer les idées développées tout au long du livre.

Telle est, brièvement décrite, la démarche de l'auteur. On peut constater, d'emblée, qu'elle ne fait aucunement appel à l'examen des armes réelles découvertes en fouilles, de leur répartition, de leur typologie, toujours révélateurs des modes de combat propres à un ensemble de peuples, pour une époque donnée. Il existe pourtant maintes études sur le sujet (par exemple RGA II [1976] 423–437 s.v. *Bewaffnung* (K. RAD-DATZ); ID., *Die Bewaffnung der Germanen vom letzten Jahrhundert v. Chr. bis zur Völkerwanderungszeit*. ANRW II 12,3 [Berlin/New York 1985] 281–361; W. ADLER, *Studien zur germanischen Bewaffnung. Waffenmitgabe und Kampfesweise im Niederelbegebiet und im übrigen freien Germanien um Christi Geburt* [Bonn 1993]). Il est clair que Speidel n'a pas voulu, dans cet ouvrage, se pencher sur ces témoignages archéologiques directs et qu'il a davantage cherché, à travers les sources littéraires et iconographiques, à définir les «mentalités» guerrières, réelles ou supposées, du monde germanique. Ce faisant, il évite le débat, maintes fois engagé, sur la véracité des textes ou sur les *topoi* qu'ils véhiculent. R. WOLTERS (RGA XVI [2000] 208–214 s.v. *Kampf und Kampfweise*) considère par

exemple le mode de combat en *cunei* (Tac. Germ. 6,6) comme une description stéréotypée des pratiques guerrières chez les Barbares, à la différence de Speidel qui y voit au contraire un mode de combat spécifique et une tactique ordonnée en ordre serré. On pourrait faire la même observation sur le «réalisme» fort discuté des images, en particulier celles de la colonne trajane. Speidel suit au contraire une logique toute différente. Celle-ci consiste à prendre les sources au pied de la lettre, à rechercher des analogies parfois très éloignées dans le temps et dans l'espace, pour mettre en évidence des «structures» de comportement issues, selon lui, des lointaines origines indo-européennes, et qu'on pourrait suivre jusque dans les sagas médiévales. Je laisse aux spécialistes de la *Germanische Altertumskunde* le soin de déterminer si cette utilisation de sources aussi éloignées dans le temps et l'espace est pertinente du point de vue de la méthode historique, mais j'avoue, pour ma part, une certaine réserve.

Le livre semble en effet considérer le monde germanique comme un tout uniforme et invariable, ce qui est loin d'être assuré. Le témoignage des textes classiques, maintes fois discutés, ne permet pas de déterminer avec certitude si les «Germains» (notion ethnographique inventée par César) peuvent se réduire à une entité unique, ce qui, dans le cas qui nous intéresse ici, n'est pas une question secondaire. Peut-on en effet traiter des modes de combat et de l'armement sans connaître les éventuelles diversités régionales, sans savoir ce qui distingue les Bataves, qui vivent dans l'Empire, et les Lombards, qui en sont éloignés? Il est vrai que ni les sources littéraires ni les sources archéologiques ne sont parfaitement claires à ce sujet, ce qui depuis toujours a embrouillé la question, mais n'autorise pas à la passer sous silence. On ne sait toujours pas, par exemple, décider comment on doit interpréter la présence d'armes incontestablement romaines (épées, casques, cuirasses) au fin fond de la Germanie (voir par exemple Corpus der römischen Funde im europäischen Barbaricum, Deutschland 3 [Mecklenburg-Vorpommern] [Bonn 1998] pl. 42–45 et 51): s'agit-il de «cadeaux» à des chefs barbares ou, plus vraisemblablement à mon avis, le témoignage d'un mercenariat germanique au service de Rome, qui implique de nombreuses contaminations entre les systèmes d'armement et les modes de combat? Les mêmes contacts avec le monde celtique sont depuis longtemps attestés, rendant parfois illusoire la mise en évidence d'une attribution germanique à tel ou tel type d'armes. Il en va ainsi à Alésia des umbos de bouclier munis d'un ergot central (S. SIEVERS, *Les armes d'Alésia*. Dans M. REDDÉ/S. VON SCHNURBEIN, *Alésia. Fouilles et recherches franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois* (Paris 1991–1997); *Mém. Acad. Inscript. et Belles Lettres* 22,2 [Paris 2001] 145 et 177). Speidel pense pourtant pouvoir mettre en évidence sur la scène XXXVI de la colonne trajane l'existence d'un type de casque bien spécifique, qu'il considère comme germanique. S'il a raison d'attirer l'attention sur cette arme, peu ou pas décrite

jusqu'à présent dans la littérature érudite, son attribution ethnique est due à l'identification qu'il propose des guerriers dotés de cette protection, alors que les tombes germaniques ne livrent à peu près jamais de casques. En bonne logique, c'est l'identification de l'arme dans un contexte archéologique sûr qui devrait la définir comme germanique. On ne peut donc pas accepter sans discussion l'attribution ethnique que l'auteur propose pour ces casques, dont on ne sait pas, au passage, s'ils sont métalliques ou en cuir. À l'inverse, Speidel passe très rapidement sur la question des glaives et des épées, pourtant essentielle quand on veut analyser la tactique en ordre serré et les modes de combat. Sur ce point l'archéologie pourrait offrir quelque secours. Autre exemple: la nudité des cohortes germaniques qui montent à l'assaut de Plaisance, lors du siège de la ville par Cécina, en 69 (*cantu truci et more patrio nudis corporibus super umeros scuta quatientium*; Tac. hist. 2,22) renvoie-t-elle à une réalité ethnique ou à un *topos* littéraire? Et, s'il s'agit d'une notation réaliste, concerne-t-elle des troupes Bataves, comme on le dit parfois, ou des irréguliers recrutés loin du *limes*? De ce point de vue, l'absence de casque et de cuirasse ne saurait, contrairement à ce qu'affirme Speidel, définir à elle seule un mode de combat qualifié de «berserk»: les Bretons de Caratacus n'en étaient pas davantage pourvus, et il peut s'agir ici, tout simplement, d'une description classique de la barbarie (Tac. ann. 12,35). On notera aussi, contrairement à Speidel (cf. p. 152–154) que le mélange de cavaliers et de fantassins n'est pas propre au monde germanique, puisque César décrit la même tactique chez les Gaulois de Vercingétorix, au moment du siège d'Alésia (Gall 7,20). Ce ne sont là que quelques-unes des nombreuses discussions que l'on pourrait ouvrir à propos de ce livre; les arguments, au demeurant, ne prétendent pas être nouveaux.

Reste une question importante pour l'historien de Rome: l'analyse souvent séduisante, toujours brillante que propose Speidel de certaines scènes de la colonne trajane est-elle fondée? Ce n'est pas la première fois, loin s'en faut, qu'on cherche à identifier les troupes représentées sur ce monument et C. Cichorius (*Die Reliefs der Traianssäule* 2 [Berlin 1896] 177–178) avait déjà envisagé avec prudence la présence de Germains sur la scène XXXVI. Plus récemment, F. Lepper et S. Frere (*Trajan's Column* [Gloucester 1988]) ont adopté au contraire une attitude très sceptique sur ce point. W. Gauer, étudiant l'uniforme des soldats, a considéré qu'il est difficile de distinguer les irréguliers des auxiliaires dans les différentes scènes de la colonne, ce qui, selon lui, rend impossible la mise en évidence de corps ethniques issus de la *Germania libera* (*Untersuchungen zur Traianssäule I. Monumenta Artis Romanae*, 13 [Berlin 1977] notamment p. 55–60). K. Strobel (*Untersuchungen zu den Dakerkriegen Trajans. Antiquitas* I 33 [Bonn 1984] p. 146–152 et note 35 p. 152), en revanche, a voulu, après bien d'autres chercheurs, identifier des troupes germaniques sur les scènes XXIV, XXXVI, XXXVIII, XL, XLII, LXVI, LXX, LXXII, C, CVIII,

CXV, et des *foederati* sur les scènes XXIV, XXXVIII, XL, LVI, LXX, LXXII, CXV. Il rappelle en outre la présence d'un *numerus Germanicianorum exploratorum* et de fédérés Quades et Marcomans pendant les guerres daciques.

Speidel insiste, à juste titre, sur les dépouilles animales (lions et ours) qui couvrent la tête des fantassins de la scène XXXVI. On le suivra volontiers quand il affirme qu'il ne s'agit pas de porte-étendards (ils n'ont en effet pas de *signum*) ni de légionnaires, dont ils ne portent pas la cuirasse segmentée. Leur tête est en revanche protégée par un casque inhabituel, mais leur cotte de maille, leur bouclier rond en font sans doute des troupes régulières qui accompagnent l'Empereur. On observe en revanche que certains sont barbus. Au premier plan apparaissent des cavaliers, souvent considérés comme des Germains de la garde. Juste derrière Trajan apparaît un autre groupe de fantassins sans cuirasse, la poitrine nue, armés d'un bouclier rond ou ovale. Quelques-uns, là aussi, sont barbus. Peut-on, dès lors, identifier plus précisément l'ensemble de ce groupe? Il n'est pas absurde d'y reconnaître les *equites et pedites singulares*, comme tend à le montrer la démarche de Speidel, même si l'on peut être par ailleurs assez sceptique sur l'identification de guerriers germaniques «fous» («berserks») dans le groupe de ceux qui cheminent la poitrine semi nue.

D'autre part, Speidel a sans doute raison de souligner, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, la présence de combattants armés de massues (scènes XXIV et XXXVIII). Ceux-ci, la poitrine complètement dénudée, et simplement vêtus de braies, sont barbus et clairement identifiés comme des barbares. Leur panoplie défensive est limitée à un bouclier ovale. Qu'il s'agisse de fédérés recrutés sur le Rhin ou le Danube est donc assez probable, mais ils doivent être soigneusement distingués, à mon avis, des réguliers de la scène XXXVI, même si leur origine ethnique est proche. On ne peut donc pas confondre purement et simplement ces deux types de troupes ni analyser de la même manière leur mode de combat au sein de l'armée romaine. Enfin, sur la scène LXX, avancent quatre fantassins semi nus, le bouclier ovale en avant (plutôt que «formant la tortue»), brandissant un glaive pour trois d'entre eux, une massue pour le quatrième. Là encore on ne refusera sans doute pas d'y reconnaître des irréguliers Germains.

L'acribie avec laquelle Speidel, selon son habitude, analyse les sources iconographiques et littéraires ne doit donc pas être occultée par les écueils d'une analyse «structuraliste» que d'aucuns jugeront sans doute excessive et superficielle. L'ouvrage pose en effet des questions dérangeantes et l'on aimerait volontiers suivre l'auteur dans sa démonstration, mais celle-ci n'entraîne pas toujours la conviction. À ce titre, on doit considérer ce livre brillant comme un essai d'anthropologie plutôt que comme un ouvrage classique d'histoire et d'archéologie.